

IX

M. DE LAMARTINE

I

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Dans ce beau vers, Lamartine a mis toute sa philosophie spiritualiste. En ce drame inouï des destinées humaines qui semble écrit par Eschyle ou par Shakespeare, quelle merveilleuse entrée en scène ces grandes figures qui s'appellent Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Lamennais, Dumas, Musset, Michelet, Ingres, Delacroix, Pradier, Rude ! C'était le renouvellement de la poésie et de l'art. Il ne

resta debout des anciennes renommées que celles consacrées par le génie : Corneille, Molière, Racine et Voltaire, non pas le Voltaire des tragédies, mais le Voltaire qui avait créé la langue des idées.

Lamartine fut un maître souverain parce qu'il dora les âmes que l'athéisme révolutionnaire avait appauvries. On peut même dire qu'il refit les âmes d'une génération, en ouvrant les horizons d'un idéal religieux, créant ainsi une muse nouvelle : la Réverie ; muse mélancolique, revêtue de la robe étoilée de la Nuit. Oui, celui-là refit les âmes à son image. Il était beau, de la beauté grecque et française. Loin de jeter des pierres au Ciel, comme tant de poètes de son temps, il élevait à Dieu le grand autel des inspirations chrétiennes.

On semble douter aujourd'hui de l'influence salutaire de Lamartine sur son temps. Comme le dieu Apollon, il promena partout le char du Soleil sur les cœurs nocturnes qui avaient

désappris l'espérance. Les femmes surtout furent prises à ce magicien de la pensée.

Ce fut devers lui des adorations inouïes, les cœurs battaient à ses battements de cœur ; c'était plus qu'un poète : c'était un Messie. Les femmes romantiques s'épuisaient en œillades idolâtres, sa poésie avait le pouvoir d'élever toutes les âmes vers l'infini. On se consolait de la vie terre-à-terre par la vie surnaturelle. Chaque vers du poète nous emportait dans son vol ; aussi vivait-on bien moins chez soi que dans les astres. On ne songeait pas, comme aujourd'hui, à enfouir des trésors dans son intérieur, à faire un musée de sa maison, comme si on dût y vivre cent ans. L'ameublement lui-même faisait pitié à voir. On était à cent mille lieues de la chinoiserie et du japonisme. Ni tapis de Smyrne, ni tapisseries des Gobelins. A quoi bon, puisque l'esprit était toujours dehors ?

Ce fut la force du génie de Lamartine d'emporter ses contemporains dans les voyages

aériens. C'étaient les vrais voyages à travers l'impossible. Aussi qui ne courait alors à la recherche de l'absolu ?

Lamartine a provoqué des admirations passionnées, des enthousiasmes inouis. Dans les fêtes dominicales qu'il donnait en son hôtel de la rue de l'Université, on venait des cinq parties du monde lui apporter la myrthe et l'encens. On lui parlait comme à un Dieu, et il trouvait cela tout naturel, et parmi tous les assistants il ne se trouvait pas un seul sceptique pour protester par un sourire, tant c'était l'esprit du moment. Chez les lamartiniens et surtout chez les lamartiniennes, c'était à qui serait le plus exalté.

Combien de grands jours a eus Lamartine, en son règne d'un quart de siècle ? On n'a pas oublié les ovations à son éloquence de tribun. Un grand jour, entre tous, fut celui où, comme Jésus apaisant les flots, il domina, par ses paroles d'or, cent mille hommes en révolte, après avoir dominé par la hauteur de sa poli-

tique les rois inquiets et menaçants. Un grand jour encore quand parut l'*Histoire des Girondins*, toute une *Iliade* que contresignerait Homère tant la noblesse des idées y est surélevée par le prestige du style.

On a cru le frapper par un mot : « prose poétique ». La justice eût été de dire que c'était la prose d'un poète.

Après les grands jours, les mauvais jours sont venus. On a dit que ce n'était plus un homme, quand il fut tombé du pouvoir. Il ne tomba pas. Il se retrouva Lamartine. Mais, en ce temps-là, quand on tombait du pouvoir, on tombait pauvre. Lamartine avait tout sacrifié à ses rêves humanitaires. Il ne retrouva rien de sa fortune passée. Ce ne fut pas Homère mendiant ; ce fut Lamartine, ne vivant que de sa plume, mais toujours fastueux, toujours faisant la part des pauvres.

II

La belle destinée de Lamartine l'abandonna à sa chute du pouvoir. Il perdit tout. Ses meilleurs amis se consolèrent, trouvant qu'il avait été jusque là trop heureux. L'homme est ainsi fait qu'il n'aime pas l'homme de génie s'il est heureux. C'est ce qui explique son adoration pour Molière trahi par sa femme, pour Corneille raccommoquant ses chausses, pour La Fontaine pauvre recueilli par madame de la Sablière. Il s'éloigne déjà de Racine, parce que Racine est familier de la Cour ; il ne le plaint pas si l'ami de madame de Maintenon meurt d'un mauvais regard de Louis XIV. Il aime Homère mendiant, Shakespeare misérable, Camoëns mourant de faim et le Tasse mourant de folie. Il aime Voltaire exilé et Victor Hugo proscrit. Il aime Alfred de Musset

se consolant de l'amour par les ivresses de l'esprit. Il aime Alexandre Dumas, ne refusant d'argent à personne, hormis à ses créanciers et à lui-même. Il aime André Chénier, qui meurt sur la guillotine ; mais il ne salue pas son frère, un autre grand poète, parce qu'il n'a pas été guillotiné. En un mot, il faut à tout homme de génie une légende de misère et de malheur. « Comment ! tu t'avisés de faire un chef-d'œuvre avec un cœur content ? Tu t'avisés d'être riche et gai en face de ton lecteur, qui te lit pour se consoler de n'avoir ni la gaieté ni l'argent ? Dépêche-toi de mourir de mort violente ou, tout au moins, d'aller à l'hôpital ! » Lamartine, mourant à la peine avec ses châteaux, n'a jamais pris que pour un jour le cœur du peuple : le 24 février, en allant à l'Hôtel de Ville ; mais, quand il en revint, son royaume politique n'était déjà plus de ce monde.

III

L'homme fait l'homme à son image corporelle, mais jamais à l'image de son esprit. Ne semble-t-il pas que la création de l'esprit vienne de plus haut? On ne s'étonne pas d'étudier les races idéales comme les races palpables. Lamartine est de la lignée de Pindare. On peut dire aussi qu'il est frère de Chateaubriand. Jusqu'à lui la France avait eu des lyriques académiques : ils se sont évanouis devant sa Muse radieuse, comme les étoiles devant l'aurore. Il a été sublime dans son vol; mais, le malheur de son origine, c'est qu'il était condamné à ne jamais marcher sur la terre, sinon comme un rayon qui passe. Ah! s'il avait eu un ami pour arrêter les chevaux d'Apollon et les ramener, çà et là, dans le chemin des mortels! mais ce n'était pas le temps:

Chateaubriand avait marqué, pour lui et les siens, les routes azurées. Lamartine ne fut donc pas maître de lui dans ses emportements; plus d'une fois il se pencha sur le monde réel et voulut s'y acclimater, mais l'inspiration l'en détachait bientôt; il ne voyait plus la vérité qu'à travers les brumés argentées du matin, les arcs-en-ciel de l'orage, les empourprements du soleil couchant. Aussi était-il moins un homme qu'un poète. Le Sinaï était son Olympe. Il pouvait dire, chaque fois qu'il remontait aux cimes rayonnantes : « J'ai la nostalgie du ciel. » C'a été aussi le ciel de Mahomet, avec des houris virginales.

Moins humain que divin, Lamartine fut le poète adoré de toute une période. Il y a toujours eu en France un homme qui est l'homme de tout le monde. Lamartine le fut pendant un quart de siècle. Sous Louis-Philippe, aux premières années du règne, ainsi que pendant les dernières années de celui de Charles X, il fut le vrai souverain comme le fut Voltaire

sous Louis XV. Ces souverains-là tombent du trône aussi bien que les autres ; mais ils ne perdent pas leur couronne immortelle. Nul n'entend, aujourd'hui, les lointains échos des vaines discussions politiques, tandis que les livres, je veux dire les âmes de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Michelet, parlent haut à des millions de lecteurs, et s'imposent dans toutes les conversations.

Le dix-neuvième siècle aura bien mérité de la patrie parce qu'il aura aimé la gloire, parce qu'on lira son histoire sur l'Arc de Triomphe dans les musées et dans les bibliothèques, partout où domine l'esprit.

IV

En lisant Chateaubriand, Lamartine disait :
« La facilité est la grâce du génie. » Chateaubriand en disait autant de Lamartine. Au-

jourd'hui, quelques dédaigneux de Lamartine voudraient faire croire que sa facilité est un signe de faiblesse. Ils voudraient que le poète se fût enfermé dans l'ancre de Vulcain pour battre et rebattre le fer. Ils oublient que c'est Apollon qui conduit allègrement les muses. A chacun selon ses œuvres. Les inspirés font jaillir les vers comme des flèches d'or ; les acharnés au travail écoutent Boileau qui repolit ses vers même quand il n'y a rien dans ses vers.

Quelle merveilleuse source d'eau vive que le génie de Lamartine, soit qu'il fût à la tribune, ministre des idées, soit qu'il improvisât de la prose ou des vers.

Quand il écrivit l'histoire des *Girondins*, je lui donnai des lettres de Condorcet, qui était cousin de mon grand-père. Il me retint, un matin, à déjeuner avec lui. En attendant, nous causâmes devant le feu. Il prit une vingtaine de feuilles de papier sur ses genoux et il se mit à écrire, sans pour cela cesser de